



Partie d'une double toile réalisée par Taki 183, un des pionniers du tag, pour la collection Gallizia.

# Le street art entre au musée

**Tags et grafs quittent les murs de la rue pour ceux, immaculés, des grandes institutions. Reconnaissance ou non-sens ?**

**E**n 1971, le *New York Times* relate l'histoire d'un jeune coursier de 17 ans qui couvre les murs et le métro de Manhattan du graffiti "Taki 183" (son nom et le numéro de sa rue). Très vite, les rames sont envahies d'autres inscriptions : Tracy 168, Stay High 149, etc. De simples tags, ces inscriptions deviennent alors signatures puis lettrages géants symptomatiques d'une soif de reconnaissance à laquelle se greffe une intention esthétique dont se sont fait l'écho des milliers d'artistes. Près de quarante ans plus tard, le Grand Palais accueille 300 œuvres des plus "grands" du TAG (Tag and Graf), créées pour l'événement et rassemblées par l'architecte Alain-Dominique Gallizia. Depuis le 27 mars et jusqu'au 26 avril, c'est donc la fête au street art au Grand Palais. Des tags dans un monument historique, une hérésie ? Pas du tout, explique Yves Saint-Geours, président de l'institution, dans un avant-propos saisissant : le Grand Palais est "depuis ses origines en 1900 le temple de l'avant-garde. De surcroît, tout au long du vingtième siècle, la nef s'est faite vitrine de l'innovation grâce à ses salons devenus mythiques : Salon de l'auto, de l'aviation, des

"arts ménagers !" On repassera pour donner une crédibilité du mouvement.

Venus du monde entier, les 150 graffeurs – parmi lesquels les légendes vivantes new-yorkaises (Taki 183, Jonone, Crash, Blade)

mais aussi des artistes plus récents de la scène mondiale (Nunca) se sont astreints à taguer dans l'atelier mis à leur disposition pour trois jours à Boulogne-Billancourt.

Pourtant, et c'est une évidence, du mur à la toile, il y a le passage de la rue aux murs immaculés des galeries. L'exercice de style, aussi intéressant soit-il, est loin de faire oublier qu'autrefois exécutées dans la clandestinité

et sous la menace de la répression, les œuvres des grands noms du genre sont désormais devenues ornementations inoffensives destinées à la "haute société".

Les récentes ventes aux enchères – où les œuvres de Jonone, par exemple, ont atteint des sommets – en sont la preuve. L'intérêt des autres institutions pour le genre aussi. Début juillet, la Fondation Cartier organisera une grande exposition entre rétrospective et présentation de travaux contemporaine. Une dizaine de graffeurs et de street artistes créant *in situ* œuvres sur toiles et installations, à l'intérieur et à l'extérieur du bâtiment. A suivre.

**Diane Lisarelli**

**> Les œuvres des grands noms du genre sont désormais devenues des ornementations inoffensives.**

Le TAG au Grand Palais, jusqu'au 26 avril [www.tagaugrandpalais.com](http://www.tagaugrandpalais.com)